

## Chapitre 40

### *Mission impossible.*

Notre retour à Washington se passe sans difficulté particulière. Nous voyageons de jour après nous être levés de bonne heure. À notre arrivée, deux voitures nous attendent. L'une, de la police, vient chercher les Kirkpatrick. L'autre nous est envoyée par l'Ambassade et nous conduit chez l'Amiral de Piétri. Nous sommes épuisés après un voyage d'une seule traite. Nous avons trouvé de la place dans un train direct réservé à un transport de troupes de New York à Washington. Il y avait une voiture de première classe, suivie d'un fourgon à bagages et le reste du train était attelé derrière ce fourgon. Nous avions quatre places sur deux banquettes se faisant vis-à-vis. Nos voisins de voitures, une voiture à couloir central sans compartiment, étaient de toutes conditions mais semblaient devoir être officiers dans l'armée de l'Union après leur incorporation.

Nous avons été surpris de cette voiture. Elle était annoncée comme une voiture de première classe or elle comportait des banquettes en bois sans coussins. De plus les voyageurs parlaient à voix basse et sans les glapissements des passagers de basse condition. Ils étaient vêtus de diverses façons, souvent assez modestement ou avec des habits très usés. Les quelques échanges que nous avons eus à l'embarquement se sont toujours faits dans un langage au moins très correct voire souvent châtié.

Nous en avons devisé à voix basse en français avec Hélène. Nous partageons l'impression que tous ces gens avaient quitté New York où ils n'avaient pas trouvé les débouchés qu'ils espéraient. Nous n'avons eu nos places que par un appui ferme de l'antenne de la police fédérale de New York. Et nous les avons payées au prix fort. En revanche, tous nos compagnons de voyage ont présenté des bons de réquisition et voyageaient tous au titre de la conscription décrétée par le gouvernement fédéral. Eamon nous a expliqué qu'ils étaient ici dans cette voiture parce qu'ils étaient volontaires et avaient été recrutés pour suivre le cours accéléré de formation des officiers non professionnels de l'académie militaire de West Point. En effet, à côté de Washington, le commandement a ouvert un camp d'instruction des officiers de réserve qui est encadré par des instructeurs détachés de l'Académie Militaire de West Point elle-même installée à proximité de New York, ce qu'on appelle en anglais « *a Reserve Officer Training Camp* » - un centre d'instruction pour les officiers de réserve.

En y réfléchissant, je me dis que ce concept est proche du cours rapide de formation et d'instruction des officiers que le commandement français a ouvert dans les écoles de spécialisation de l'armée de terre, celles de l'Infanterie à Saint Maixent, de l'Artillerie au Camp de Chalons et de la Cavalerie à Saumur. Ces cours accélérés permettent d'aligner rapidement des officiers subalternes, en général des sous-lieutenants, qui finissent de s'aguerrir directement au combat et au contact des officiers plus anciens dans le métier, voire de vétérans qui ont déjà connu la guerre.

En attendant, ceux qui voyagent avec nous, bien que visiblement peu fortunés n'empestaient pas trop les corps mal lavés. Je n'ai pas identifié de Français dans ce contingent de futurs militaires de l'Union. Près de nous, deux d'entre eux à l'accent irlandais compulsaient un journal et en discutaient à voix basse.

Au bout d'un moment, Eamon les a interpellés en gaélique irlandais et ils ont entamé une conversation à voix basse.

Lorsque leur conciliabule fut terminé, Eamon me convia à venir fumer un cigarillo de Virginie sur la plate-forme qui donne sur le tender de la locomotive. J'ai trouvé curieuse cette invitation mais je l'ai suivie. Hélène n'a pas semblé prêter attention à notre escapade et continua sa conversation à voix basse avec Maureen Kirkpatrick. Nous nous sommes couverts chaudement et j'ai suivi le grand policier irlandais vers la plate-forme en plein vent. En fait,

j'ai été agréablement surpris parce que le tender de ces machines est suffisamment haut pour masquer les bourrasques.

- Je ne voulais pas parler devant les deux jeunes avec qui je me suis entretenu, commence Eamon. Et comme je ne parle pas suffisamment le français, je préfère vous entretenir ici. »

Les deux jeunes Irlandais lui ont confirmé que de nombreux Français sont arrivés avec eux d'Irlande. Tout ce petit monde a embarqué à Cork ou à Galway sur le même bateau arrivé il y a une bonne année. Apparemment, les Français ont rapidement disparu de la circulation pour partir vers l'Ouest. Les deux interlocuteurs d'Eamon ne savent pas s'ils partaient pour la *Frontier* ou s'ils allaient simplement dans la vallée du Mississippi où les groupes d'immigrés français sont d'autant plus nombreux qu'on descend de Bâton Rouge vers la Nouvelle Orléans. Sans doute un peu des deux. Les deux Irlandais ont cherché un travail qui leur convînt mais ont fini par renoncer. Les perspectives leurs parurent plus favorables sur la *Frontier* ou carrément en Californie. À leur mise, ils semblaient plus intellectuels que manuels. Ils savent lire, déjà, ce qui n'est pas le cas de tous les immigrants. Encore que dans cette voiture de chemin de fer, on se trouve plutôt devant une population dont le niveau d'instruction surpasse largement la qualité de la mise vestimentaire.



*Près de nous, deux d'entre eux à l'accent irlandais compulsent un journal...*

Mais la guerre a bouleversé les projets de nos deux informateurs. La perspective de toucher une solde fixe mais aussi de se faire une place au soleil par leur engagement militaire les a décidés à se porter volontaires pour suivre le cours accéléré d'officier. Les recruteurs leur ont trouvé les qualités requises, comme d'ailleurs à tous les occupants de notre voiture. Ils étaient donc en route vers Washington et le camp d'instruction des officiers destinés à l'encadrement de cette armée de l'Union qui monte en puissance.

Je me dis que les instructeurs détachés au ROTC de Washington ne seront sûrement pas les meilleurs de West Point, qui doit se réserver l'élite pour continuer à instruire les cadets destinés à une carrière qui durera au-delà de la guerre. En outre, les fondateurs de West Point se sont inspirés de l'École Polytechnique française. Donc leur formation puis leur instruction fait des Cadets des scientifiques et des techniciens de haut niveau avec une tournure d'esprit

d'ingénieurs. S'ils sont en général d'excellents officier de l'arme du Génie, on le voit avec Lee par exemple, leur formation au combat de mêlée manque de précision surtout en début de carrière. Or le ROTC de Washington va devoir « sortir » en priorité des fantassins, des cavaliers et, dans une moindre mesure, des artilleurs. Si le commandement militaire décide de faire appel à des officiers passés par le rang avec une longue expérience du combat, on risque d'assister à une pénurie de vétérans au front où ils seraient utiles. En outre, ces vétérans sont surtout formés aux guerres indiennes qui n'ont rien à voir avec la guerre moderne. Les plus expérimentés des sous-officiers des guerres contre l'Espagne et le Mexique sont soit morts soit à la retraite en train de soigner leurs rhumatismes et les séquelles de leurs blessures. De toute façon, ils étaient surtout originaires des États maintenant confédérés, et la guerre a tellement évolué ces dernières années au moins en Europe que j'ai des doutes quant à la validité de leur expérience pour les combats à venir. Mais Eamon continue.

- Le plus astucieux des deux, celui qui porte un chapeau melon, m'a précisé qu'il était au bureau de recrutement près de Battery Park au moment où les nouveaux débarqués de La City of Manchester, le bateau que vous avez vu arriver hier, sont arrivés pour les formalités d'immigration. À la recherche de compatriotes qu'il aurait pu connaître, il s'est trouvé entouré de Français dont certains parlaient un anglais plus que correct. Certains savaient même qui devait les attendre à l'arrivée. Effectivement, il les a vus regrouper par les fonctionnaires de l'immigration qui les a dirigés vers deux français immigrés. Ce pourraient être ceux que vous avez indiqués à mon cousin comme étant d'anciens convicts. Renseignements pris, ces deux personnages sont les agents de recrutement d'une société de main d'œuvre à laquelle ont recours des entreprises de forestage et de voilerie. Mais nos deux Irlandais candidats à l'engagement militaire ont beaucoup arpenté Battery Park ces derniers mois dans leurs recherches de travail stable. Ils se sont parfois adressés aux recruteurs de cette « Job Company » qui les ont toujours éconduits parce qu'ils n'étaient pas sur les listes de contractuels potentiels envoyées par leurs bureaux en Europe.

- Ils sont donc les correspondants de sociétés en Europe ?

- Non, Il s'agit d'une compagnie américaine qui a des comptoirs en Europe. Ce n'est pas la même chose. Mais nos deux « Irlandais » soupçonnent cette *Company* de ne pas recruter que des civils. Il semblerait qu'au moins depuis six mois ils recrutent des volontaires pour les armées de l'Union et de la Confédération.

- Pour les deux ?!

- Il s'agit d'une Job Company civile et privée. Ils recrutent pour qui les paie. Ils ne font sûrement pas beaucoup de chiffre d'affaires avec les volontaires militaires, mais les dirigeants se placent pour l'après-guerre. Il vaut mieux qu'ils soient à la source de recrutement pour les futurs vainqueurs. Et en ce qui concerne les volontaires qui auront pris parti pour les futurs vaincus, les dirigeants de ces Job Companies auront beau jeu clamer avoir été escroqués par leurs agents sur Battery Park quitte à les livrer au gouvernement vainqueur. Cela ne trompera personne, mais la face sera sauvée. Et comme l'essentiel du recrutement de ces Job Companies porte sur les travailleurs civils qui construisent les routes et les ponts, les voies ferrées et travaillent dans les mines ou les manufactures, les quelques centaines de dollars de plus qu'ils font avec les militaires ne portent pas à conséquence et leur seront bien vite pardonnés.

Les agents de cette compagnie pour laquelle travaillent vos deux ex-convicts sont divisés en équipes. Ils y a des italianisants pour accueillir les Italiens, et même des Siciliens pour accueillir les Siciliens. Des Irlandais accueillent les Irlandais, des Français pour les Français, etc. Et nos deux « Irlandais » ont noté qu'il y avait plusieurs équipes de Français dont celle vos deux néfastes. Selon eux, ce sont des agents spécialisés et ils pensent que les agents francophones ne sont pas tous français mais qu'il doit y avoir aussi des Suisses, des Belges et que parmi les Français il y en aurait plutôt spécialisés dans l'accueil des volontaires

militaires parce qu'il s'agit de recruteurs qui sont apparus depuis le début de cette année seulement. Pour conclure, mes deux « mouches » m'ont dit leur conviction que les deux néfastes que vous nous avez signalés recruteraient des militaires à destination de la Confédération. En effet, ils n'ont jamais rencontrés les nouveaux immigrés que nos deux Français ont accueillis dans les lieux où l'on trouve en général les immigrés en attente de départ vers leur destination terminale. Il semblerait qu'ils disposent d'un moyen de les diriger instantanément hors de New York. Mais ils ne savent pas exactement comment.

Ce que je vous propose, c'est de me renseigner sur ce sujet et de vous informer vous ou bien votre ami Casaubon. Enquêter me sera plus facile qu'à vous qui retournez en Caroline du Sud. »



*Les deux néfastes recruteraient des militaires...*

Je remercie chaudement Eamon et lui réponds qu'il faut que nous en parlions Simon et moi. Je ne voudrais pas le mettre en porte-à-faux vis-à-vis de l'Ambassade, d'autant qu'il ne dispose pas de poste de télégraphe indépendant. Il ne peut recevoir de câbles que sur le poste de l'Attaché Militaire. Moi, j'ai celui de la plantation et mon beau-père ne fera pas obstacle à mes travaux.

Notre conversation a duré le temps de fumer un cigarillo, ce dont je me suis abstenu de prisant pas particulièrement l'odeur du tabac froid. Je me suis rassis à

côté d'Hélène. La fine mouche a tout de suite remarqué que je n'avais pas fumé. Elle n'a rien dit mais m'a jeté un coup d'œil mi amusé mi ironique. Les deux irlandais ont terminé leur lecture commentée du journal. Ils étaient un peu intrigués par le quatuor que nous formons, les Kirkpatrick et nous. Nous parlions français Hélène et moi et ils l'ont entendu même si nous parlions à voix basse. Les Kirkpatrick sont à l'évidence des Américains d'origine irlandaise mais nous ils ont bien vu que nous sommes manifestement amis. Alors au bout d'un moment le « chapeauté » aux yeux verts s'est permis de m'adresser la parole. Il m'a décliné son nom – dont je ne me souviens plus, j'en ai honte mais après toutes ces années... – ce qui m'a conduit à lui indiquer le mien. Je suis resté sur la défensive et ne suis pas entré dans les détails, mais je ne peux cacher mon accent français. Et Hélène a soin de forcer le sien ce qui fait parfois sourire Maureen. Comme notre amie était assise dans le même sens qu'eux mais sur la banquette de l'autre côté du passage central, ils ne s'en apercevaient pas.

Au bout de quelques minutes d'entretien, ils savent que nous sommes deux français qui vivons en Amérique du Nord et que nous rentrons à Washington après une visite à New York pour affaires. Et bien sûr, il a fallu que j'indique mon occupation. De géomètre, évidemment. Je leur ai dit ma tristesse de Français de voir les États-Unis que nos aïeux ont aidé à construire se déchirer en un conflit fratricide, mais j'ai pris un air impuissant pour préciser qu'en tant que Français nous ne pouvons prendre parti ni pour un camp ni pour un autre.

Comme par précaution j'avais mis mon Le Bossu dans la poche de ma veste et le Smith & Wesson dans ma ceinture, les deux compères n'ont pas manqué d'apercevoir la

crosse du Smith et ont mis fin à notre conversation. Mais je pense que le « chapeauté » se doute de ce que j'ai une position moins anodine que celle que j'ai présentée. Et il s'est replongé dans la lecture de son journal.

Le train a roulé avec aisance sur une voie qui m'a semblée moins cahoteuse qu'à l'aller. Une fois arrivés à Washington, nous nous sommes quittés près de nos voitures respectives et nous sommes souhaités une bonne nuit.

L'Amiral de Piétri nous accueille aimablement et nous laisse le temps de monter nos bagages et nous rafraîchir. J'ai toujours le Smith & Wesson et je le décharge soigneusement. Je le rendrai à Eamon demain. Lorsque nous reparaissons au salon, Mme de Piétri ne nous cache pas que nous avons l'air d'avoir besoin de repos. Nous passons rapidement à table. Le dîner est succulent. Certes, les Irlandais ont été charmants mais leur cuisine est assez grasse et il semble qu'ils apprécient particulièrement le mouton assez fort.

J'apprécie tout particulièrement le Vosne-Romanée de la cave de la maison de l'Attaché Militaire et le fromage français dont je suis sevré depuis si longtemps. Discrètement, l'amiral m'a glissé que nous parlerons des choses sérieuses demain. Il a fait organiser notre retour vers la Caroline du Sud par Simon. Nous partirons après-demain. Nous évitons les sujets liés à la guerre et nous préférons évoquer la peinture, que les Piétri apprécient particulièrement.

Le lendemain aux aurores l'Amiral nous reçoit Hélène et moi dans son bureau. Nous nous sommes mis d'accord elle et moi hier soir avant le coucher. Il nous remet plusieurs documents et nous annonce que je vais recevoir un ordre de voyage pour rentrer en France. Hélène et moi nous regardons, perplexes.

- Rassurez-vous, il s'agit d'un déplacement qui ne signifie pas un retour définitif au pays. Les rapports que vous envoyez régulièrement vous ont signalé à son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies, le Comte de Chasseloup-Laubat. Votre notation administrative du Ministère des Finances est élogieuse. Il en va de même pour celle que vous a attribuée le commandement des réserves de l'infanterie. Le Ministre vous a sous son autorité pour le moment, compte tenu de votre position détachée. Il ne tient pas à vous rappeler en France pour le moment mais plutôt à revoir votre statut. Je ne serais pas surpris de vous voir revenir en Amérique du Nord avec une mission plus nette et plus discrète sans doute en vous demandant de continuer vos activités de bienfaisance comme couverture. »

Nous ne disons rien mais nous mesurons le danger d'une telle position. L'Amiral poursuit.

- Vous allez rentrer à Charleston et vous recevrez sans doute par la valise consulaire à Savannah, des directives précises... »

Il continue ses consignes qui sont finalement très nettes. Manifestement, les autorités parisiennes chargées de s'occuper de moi font preuve de réalisme. Conscients des difficultés de liaisons entre l'ambassade à Washington et Charleston, les traitants de mon dossier doublent les voies d'acheminement du courrier. Concrètement, je dispose de près d'un mois pour préparer mes affaires et organiser un « voyage de noces » en Europe. J'en profiterai pour rendre visite à mon oncle et ma tante et leur présenter Hélène.

Celle-ci est restée remarquablement impassible à la perspective de me voir partir de l'autre côté de l'Atlantique. Le petit déjeuner se déroule tranquillement et Simon nous rejoint pour nous accompagner une fois de plus à Alexandria. Le franchissement du Potomac se fait encore plus difficilement que jamais. Cette fois on sent bien que le front a été assez vif et les retranchements ont gagné en organisation et en puissance. Si du côté Sud nous retrouvons du personnel connu, il n'est en pas de même au Nord où les officiers et les soldats semblent jeunes mais mieux organisés et mieux instruits.

Hélène et moi avons tout loisir de discuter du programme qui sera le nôtre avant notre voyage en France. Malgré l'annonce d'un changement de ma position administrative,

nous tenons absolument à tenter quelque chose pour Patrick O'Finley. Il nous faudra d'abord tenter de localiser son frère et savoir s'il est en mesure de l'accueillir. S'il y a une communauté irlandaise organisée, peut-être. Sinon cela risquera d'être difficile. Parce qu'il ne faut pas se faire d'illusion, les Irlandais sont mieux vus en Caroline du Sud que dans les États du Nord où les immigrés venus d'Irlande sont à peine mieux considérés par les Wasps que la main d'œuvre nègre affranchie. On comprend mieux le souci de s'éloigner de New York non seulement de Patrick O'Finley mais encore de nos compagnons de voyage jusqu'à Washington.

Hélène est confiante es réactions de sa mère pour aider cet Irlandais devenu états-unien, mais c'est tout de même Aldebert qui aura le dernier mot. Je regrette presque d'avoir dû rendre le Smith & Wesson. Nous sommes passés prendre congé d'Eamon à son bureau avant de partir pour Alexandria. Le grand policier encore très irlandais nous a fait ses adieux en manifestant une émotion que j'ai parfois un peu de mal à comprendre. Hélène profite de cette visite pour l'assurer de notre amitié qui perdurera quelle que soit l'issue de cette guerre.

Le train a quitté Alexandria. Heureusement que Simon avait pris des délais. Non que la route ait été longue après le franchissement du Potomac, non plus que ce franchissement ait été outrageusement long, nous sommes même passés devant tout le monde en raison de notre statut diplomatique, mais parce que, les militaires ayant réquisitionné une partie du train, la compagnie a dû le faire partir plus tôt que l'horaire prévu. Si nous nous étions fondés sur l'heure normale de départ nous ne serions pas en route vers le Sud mais en attente d'un train de remplacement parce que nous avons quitté la gare d'Alexandria avec plus de vingt minutes d'avance sur l'horaire prévue. Nous sommes dans une voiture de première classe à la française avec des compartiments dont nous occupons deux des six places. La voiture est presque vide sans doute parce que nous sommes partis en avance. D'après le chef de gare, le train est sans changement jusqu'à Wilmington. À Gordonsville, il doit emprunter la voie de bretelle à double écartement qui nous permettra de passer par Richmond sans devoir endurer la procédure de changement de position des roues. Nous allons donc gagner deux bonnes heures grâce à ce troisième rail posé sur la voie ancienne. Mais de toute façon, il s'agit d'un tronçon assez lent en raison de son profil et de ses courbes serrées.

Lorsque le train a pris son allure normale sur une voie qui ne nous secoue pas trop, nous commençons par regarder défiler la campagne. De temps en temps on aperçoit des troupes en cours d'aménagement du terrain, ou une batterie d'artillerie embossée, ou encore des jeunes recrues à l'instruction. Mais nous traversons aussi de grandes étendues de campagne en situation d'approche de l'hiver. Les vergers n'ont plus de feuilles, les champs sont labourés et la terre à nue colorée d'une herbe verte et rare. Les haies ont un feuillage minimal avec la verdure des buissons de houx ou d'églantiers piquetés de rouge et qui annoncent l'approche de la période de l'Avent.

Mais le paysage devient monotone et nous avons épuisé les journaux. Le chef de train est passé nous voir. Nous le connaissons de notre avant-dernier voyage. Il nous annonce que la voiture restaurant servira le premier service à treize heures, mais avec un menu américain. Il s'agit d'un ragoût de mouton aux haricots rouges accompagné de thé de Caroline et avec pour dessert un gâteau de patates douces. Nous remercions le chef de train et réservons une table pour deux au premier service. Avant de nous quitter il nous conseille de fermer la porte au verrou pour ne pas être dérangés.

- Je vais apposer la pancarte : « Réservé » sur la porte. Ainsi, personne ne vendra vous déranger. »

Il nous quitte avec un signe amical. Nous sentons une sorte de lassitude, un peu d'ennui peut-être, nous envahir après ces quelques jours si agités et si riches en contretemps. Indiscutablement, New York a eu un impact assez fort sur notre moral. J'ai l'impression de



revenir d'une sorte de bataille. Et il semble qu'il en va de même pour Hélène. Il nous faut réagir.

- Dis, nous avons un peu de temps avant le déjeuner il me semble. » Hélène s'est levée et descend le rideau de la porte, nous dissimulant au couloir. Ensuite, elle fait de même avec le rideau de la fenêtre qui donne sur la voie. La lumière filtre à travers le coton blanc et entre par les custodes d'aération du haut, que ne couvre pas le rideau. On ouvre ces custodes l'été lorsque la température est élevée mais qu'on ne veut pas ouvrir les fenêtres en grand.

- Nous voici chez nous avec un peu de temps devant nous et nous sommes l'un tout à l'autre et surtout l'une tout à l'autre. » Elle m'a dit cela sur un air égrillard et avec un sourire plus que coquin...

Nous nous rajustons juste à temps pour pouvoir répondre en tenue décente au chef de train qui vient nous annoncer le premier service du déjeuner. Alors que nous nous apprêtons à nous rendre à la voiture restaurant, Hélène me demande : « C'est donc cela, le repos du guerrier ? » Il n'y a personne dans le couloir. Je suis derrière elle et au lieu de répondre, je me baisse et soulève sa robe de voyage avec la main que je glisse en remontant le long de ses bas jusqu'à la peau nue. Elle s'arrête net et je me redresse tout doucement en laissant retomber le jupon et la robe. « Et alors, beau mâle, on se montre seulement velléitaire ?

- Vous verrez, chère Baronne ; lorsque nous aurons rejoint notre nid... » Nous entrons dans la salle à manger comme deux personnes bien comme il faut. Après un repas que je qualifierais de nutritif mais non gastronomique, nous retournons à notre compartiment dont le chef de train nous a confié la clé. Et à nouveau, nous nous entretenons comme doivent le faire deux jeunes mariés en voyage de noces.

Nous passons la nuit à Goldsboro. Un hôtel de vingt chambres nous accueille. Il semble propre mais de toute façon nous n'avons pas le choix. Nous inspectons de près le sommier et la literie. Les draps sentent le savon et le propre, le bois de lit est très propre aussi et nous ne découvrons aucune bestiole indésirable. Même pas de puces. Une esclave à la mine hermétique nous monte de l'eau chaude et nous annonce que le breakfast sera servi dans la salle à manger dans une demi-heure. Elle a respecté la consigne de nous réveiller à six heures. Elle aussi, je pense, doit avoir appris à lire, en contravention avec les règles en vigueur, souvent enfreintes depuis assez longtemps.

À l'arrivée à Charleston, Sié nous attend avec la grosse calèche. L'armée a rendu des chevaux à certains planteurs et les Toppenot en font partie. Une lettre est arrivée de Savannah par porteur. Aldebert me demande, dans son bureau, s'il est vrai que je vais devoir rentrer en France. Comme quoi les rumeurs courent vite, et en temps de guerre encore plus qu'en temps de paix.

- C'est à l'ordre du jour, mais pour quelque temps seulement. Je suis toujours fonctionnaire français mais mon statut n'est pas très net. J'appartiens au ministère des finances comme géomètre impérial, mais je suis employé et payé par les affaires étrangères. Il faut actualiser mon statut. En outre, je ne suis pas revenu en France depuis la fin de 1859. Cela fait trop longtemps et il faut que je me présente à mes chefs de Paris.

- Mais s'ils décident de vous envoyer faire le géomètre en Afrique ?

- Il semble que ce ne soit pas à l'ordre du jour. J'ai ouï dire que le ministère des affaires étrangères aurait une mission de bons offices à me confier envers la Confédération des États d'Amérique. Une affaire de construction navale. Mais j'en saurai davantage lorsque j'aurais lu le courrier qui m'attend.

- Si vous devez rentrer en France, vous y partirez avec Hélène !

- C'est l'usage puisque nous sommes mariés.

- Mais jamais elle ne pourra pas partir sans esprit de retour auprès des siens. De toute façon Élisabeth ne voudra pas, ni Lucie.

- Et croyez-moi, j'ai fermement l'intention de revenir, même si pour ce faire je dois devenir citoyen de ce pays.

- Il vous faudra abandonner votre titre de noblesse !

- La vraie noblesse est dans le cœur. Vous savez, depuis que j'ai appris à connaître Tertullien ou Sié, ou la Bonne Lucie et tant d'autres, c'est une vérité que j'ai bien comprise. Mais de toute façon, d'après ce que m'a dit l'attaché militaire l'Amiral de Piétri, je ne partirai pas immédiatement et nous espérons bien, Hélène et moi, avoir le temps de traiter une question liée au sort d'un blessé yankee d'origine irlandaise. Mais nous en parlerons avec vous Hélène et moi après nous être réinstallés. »

Nous avons exposé le cas de Patrick O'Finley à Aldebert et Élisabeth. Ils se sont démenés pour obtenir l'appui de Richmond. Le président Davis a donné un coup de pouce pour décider le Secrétariat d'État à faire quelque chose. Le Secrétaire d'État Hunter est trop occupé par ses tractations diverses pour s'en occuper lui-même.

Son problème actuel est de faire reconnaître la Confédération des États d'Amérique au plan international. Sous le sceau du secret, Aldebert nous confie que le Département d'État va envoyer deux émissaires en Europe pour décider la Grande Bretagne et la France à quitter leur position de neutralité et s'engager ouvertement du côté de la Confédération.

En fait, Richmond a besoin d'armes et de matériel industriel. En particulier, après les premiers succès de la marine confédérée, le gouvernement de Richmond tient à se procurer des navires de guerre à vapeur pour desserrer le début de blocus unioniste qui se met en place. Le commandement de la marine a besoin de ces nouveaux types de bâtiment de guerre cuirassés à vapeur entièrement construits en fer avec des canons sous tourelles. Il est vraisemblable que la Grande Bretagne n'acceptera pas d'en fournir parce qu'elle tient à garder la primauté dans ce domaine nouveau de la marine de guerre. En revanche, les autorités confédérées estiment que la France serait davantage encline à répondre favorablement à une telle commande. Le trésor impérial a grand besoin de financement pour son opération mexicaine. Et ces commandes pourraient lancer les arsenaux français dans la production à grande échelle de navires de guerre modernes.

Ces informations ne sont pas d'intérêt immédiat pour moi qui ai plutôt en tête le sort de Pat O'Finley. Mais je sais qu'elles me seront utiles une fois arrivé à Paris.

Hélène et moi sommes conviés au commandement militaire de Charleston et le câble arrivé sur le poste de télégraphe de la plantation précise que nous devons y être dès l'ouverture des bureaux. Après-demain.

Nous passons une nuit de loirs, Hélène et moi. Debout dès six heures, parce que couchés et restés sages dès la fin du dîner, nous descendons directement à l'office où nous surprenons tout le monde. Les domestiques sont au travail et la Bonne Lucie veille à la préparation du petit déjeuner. Bien qu'affranchis, les hommes ont gardé des réflexes d'esclaves. Il faut déployer des trésors de bonhomie pour les faire se déridier. Il y a là des jeunes que je ne connaissais pas après presque un an de présence sur la plantation. Certains sont nés esclaves et ont quitté les équipes agricoles pour venir à la maison. La bonne Lucie et la femme de Sié leur inculquent les « bonnes manières » qu'ils appellent « *right demeanor* ». Petit à petit les deux femmes transforment ces petits paysans peureux en serveurs et chefs de rang habiles et compétents. Ils prennent confiance et se montrent plus extravertis. Les deux femmes se sentent donc obligées de les maintenir à leur rang de domestiques. La Guadeloupéenne est surprise de notre irruption. Hélène la calme et lui explique les raisons de notre présence. Nous voulons évaluer l'ambiance qui règne en ville et dans les plantations depuis notre départ. Ici chez les Toppenot, les nègres se sentent en confiance et pleins d'espérance. Mais les bruits de guerre inquiètent tout le monde malgré les succès militaires dont la presse se fait l'écho. Les nouvelles venant des familles ne sont pas excellentes. De



plus en plus d'entre elles comptent des blessés ou des morts. Les nègres qui ont choisi d'aller servir la Confédération des États d'Amérique sous les drapeaux pour gagner ainsi leur affranchissement paient leur liberté nouvelle au prix fort. Les blessés revenus dans leurs foyers racontent que leur sort est loin d'être au niveau de celui des blancs et celui-là n'est pourtant pas des plus enviables. La guerre n'est jamais très drôle. Et les nègres sont pleins de bon sens. Ils comprennent bien que les premiers mois ont permis d'accumuler les succès mais qu'aucune de ces victoires ponctuelles n'a été vraiment exploitée.

Ils sentent bien que la guerre sera longue et que l'issue est loin d'être certaine. Sinon, la vie sur la plantation est redevenue presque confortable. Le fait que l'armée ait rendu quelques chevaux et quelques mules a fait revenir un peu d'espoir. Nombre d'ouvriers sont restés travailler dans les emplois qui étaient les leurs avant leur affranchissement. Les champs de coton ont retrouvé leur aspect d'hiver. La zone maraîchère est propre et les légumes poussent. Les ouvriers ont remplacé les esclaves mais les êtres humains sont les mêmes. Les Toppenot les ont aidés à se choisir des noms de famille pour éviter de voir apparaître une vague Toppenot sur les registres de la municipalité. Les familles ont choisi des noms nettement anglo-saxons. On trouve pourtant quelques Sanchez ou Garcia qui scellent ainsi des amitiés nouées avec des « Chicanos » lors de contacts sur les marchés aux animaux ou aux légumes. Mais les ouvriers ont gardé leurs prénoms d'esclaves.

- Ce sont de bons chrétiens, alors ils ont décidé de garder leurs « *christian names* » parce que c'est sous ceux-ci que Dieu les connaît. » Sié m'explique cela avec un air très pénétré. Il nous a pris à part Hélène et moi et il raconte l'ambiance en ville.

En fait, il a fort bien compris que l'affranchissement ne signifie pas l'égalité aux yeux des blancs. Ni même aux yeux des autorités. Il n'est pas surpris puisqu'il sait que le sort des affranchis dans les États de l'Union est encore moins enviable que celui des Irlandais à New York. En outre, la Bonne Lucie lui a décrit ce qui s'est passé en Guadeloupe après l'abolition en 1848.

Je me garde bien de lui raconter que même aujourd'hui, plus de dix ans après le décret d'affranchissement de 1848, la situation des noirs est loin d'être alignée sur celle des blancs même modestes. Les considérations raciales sont toujours fort présentes. Et cela n'a rien de surprenant parce que les débats des philosophes d'avant la révolution française sur les noirs sont loin d'avoir trouvé des réponses bien établies.

Le grand Montesquieu lui-même, dans l'Esprit des Lois paru en 1748 n'a-t-il pas disserté sur le sujet de l'esclavage des nègres ? On y trouve ce passage :

« *De l'esclavage des Nègres*

*Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :*

*Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.*

*Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une manière plus marquée.*

*On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.*

*Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.*

*Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposons des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.*

*Des petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié. »*

Le malheur veut que les lecteurs qui soutiennent l'esclavage prennent cet écrit au premier degré de réflexion sans avoir lu l'ensemble du livre de Montesquieu. Ce philosophe a pourtant été condamné sur cet ouvrage qui défendait une nouvelle conception des lois, plus en accord avec les enseignements religieux et notamment ceux du Christ qui conseillaient aux hommes l'aménité et la fraternité envers leurs semblables, qui recommandaient aux hommes de foi d'aller enseigner toutes les nations.

Faire état de ce passage sans souligner qu'il s'agit d'une condamnation au second degré de l'esclavage qui présente en sa faveur des arguments fallacieux jetant à bas les conclusions de la démonstration elle-même relève, de l'inculture la plus crasse. Il suffit d'avoir eu contact sincère avec les nègres, comme j'ai pu en avoir en Guadeloupe ou en Caroline du Sud pour mesurer que, si on éduque les gens en leur apprenant à lire, si on leur donne les mêmes moyens qu'aux enfants des planteurs, des industriels ou des médecins et autres représentants des professions qui font qu'une société vie et se développe, alors ces nègres deviennent capables des mêmes choses que celles que réussissent les enfants blancs des milieux sociaux favorisés.

Mes ancêtres de l'époque des croisades avaient déjà fait ce constat avec les enfants des paysans qui travaillaient sur les terres des communes de la Barguilière sous l'autorité du Comte de Foix Roger Rotfer. Il n'y avait pas de serfs sur les terres des Comtes de Toulouse, et la vallée de la Barguilière respectait cette règle. Et pourtant les petites possessions royales de Brassac dont mon aïeul Pierre-Hubert de Berdeilhe dont je porte le nom produisaient plus de biens que des possessions royales de même taille des Pays d'Oïl. Les paysans travaillaient avec d'autant plus d'ardeur que les quelques soldats de la garnison ainsi que mon aïeul et sa famille participaient aux travaux que nécessitaient les urgences nombreuses qui menaçaient la sécurité ou les récoltes. Les taxes royales et seigneuriales restaient dans une norme sensée et la vie se déroulait moins mal que dans d'autres terres royales. Mais, certes, la famille du chevalier puis baron de Berdeilhe ne roulait pas sur l'or et connaissait le prix des choses.

Nous en parlons souvent avec Hélène. Je suis surpris de voir que, alors que les philosophes comme François Marie Arouet de Voltaire ou le marquis de Montesquieu, voire Jean-Jacques Rousseau ont débattu de ces sujets, alors que les régimes ayant surgi après la révolution ont fini par abolir l'esclavage, peu de gens même en Amérique du Nord envisagent d'accorder aux nègres, aux « Irlandais » ou aux « Chicanos » un mode de vie analogue à celui des wasps : pourquoi, l'Amérique ne serait-elle une « terre d'opportunités » que pour les wasps ?

Et maintenant nous voici avec cette guerre terrible qui fait s'affronter deux modes de vie antagonistes mais qui se soucient aussi peu d'équité l'un que l'autre envers les déshérités. À quoi donc sert-il d'aller à l'église tous les dimanches pour écouter le pasteur ou le prêtre si c'est pour retomber dans l'injustice durant la semaine. Hélène et moi sommes bien sur le même registre à ce sujet. Ayant pu constater que, malgré les valeurs morales des familles Lincoln et Davis, les deux Présidents semblent englués dans les aberrations des deux factions majeures, nous avons décidé de rester confédérés pour participer au redressement moral inévitablement nécessaire de la Confédération si elle gagne la guerre ou pour tenter d'alléger le fardeau de la défaite sur le dos de nos concitoyens si la défaite être leur sort. En fait, c'est exactement le chemin qu'ont pris mes beaux-parents depuis quelques mois.

Il n'empêche que l'issue de la guerre aura une influence déterminante sur l'évolution de l'Amérique du Nord. Quand je pense à tout ce que pourrait faire ce pays pour sa mise en valeur !

C'est un colonel du génie qui nous reçoit pour nous entendre à propos de Patrick O'Finley. Il semble que les choses soient allées assez vite. Les autorités militaires ont retrouvé son frère. Il était dans une brigade irlandaise en train d'arriver à la phase finale de son instruction au combat. Or ce brave garçon en plus d'avoir suivi le peloton de caporal s'est avéré être un armurier remarquable. De ses antécédents en Irlande, il a importé en Amérique des capacités reconnues en matière d'ajustage mécanicien. Il serait donc de la première utilité dans une manufacture devant produire des pièces mécaniques. Son transfert est en cours vers une usine de mécanique de Charleston. Il a été démobilisé et est en train de venir prendre son poste. Mais avant d'autoriser Patrick O'Finley à venir en Caroline du Sud, le colonel veut obtenir notre sentiment sur ce convalescent. Il nous pose donc de nombreuses questions sur son inaptitude apparente au combat, puis sur ses sentiments potentiels. Pour terminer, il nous demande si nous nous portons garants de sa sincérité. Et enfin il nous demande s'il sera en mesure de régler ses frais de voyage et d'installation.

De cette conversation, nous déduisons que ce colonel est prêt à transmettre un avis favorable à ses supérieurs mais que ceux-ci ont ourdi un plan pour nous rendre responsables en cas de dérive toujours possible de la part d'un Irlandais. Nous devons nous engager à accueillir O'Finley à la plantation en attendant que son frère le prenne chez lui.

- Colonel, demande Hélène, le frère est-il au courant de la demande de Patrick de venir s'installer auprès de lui ?

- Oui. Et il a accepté de le prendre avec lui dès qu'il aura trouvé à se loger à Charleston. »

Je signe une décharge en mon nom avec mention de ma qualité d'agent de bons offices de bienfaisance. Mon laissez-passer diplomatique de la Confédération des États d'Amérique n'a pas l'air de bien impressionner ce colonel. Il nous fait savoir que puisque nous disposons d'un poste de télégraphe à la plantation, il nous enverra par câble sinon par porteur, un message nous indiquant l'avancée du dossier. Il prend congé de nous à peine poliment.

Sié étant resté à la plantation parce qu'il a de l'ouvrage urgent, nous avons pris le boguet sans cocher. Mais comme les plantons nous connaissent, ils ont envoyé un affranchi de l'écurie prendre en compte notre équipage. Nous avons fini notre entretien avec le colonel bien plus tôt que prévu. Un planton du poste de police de l'entrée du bâtiment militaire nous conduit à notre demande à l'escalier des équipages de passage. Notre voiture est là, bien rangée, sans la petite jument. Nous entendons la voix d'un nègre qui parle avec douceur à un animal. Après nous être jeté un regard réciproque, Hélène et moi nous portons vers la stalle d'où vient le bruit.

Un palefrenier est en grande conversation avec la jument dont il flatte l'encolure à grandes claques amicales. L'animal passe le museau dans les cheveux noirs et crépus puis sur le visage noir et luisant. Lorsqu'il nous entend arriver le palefrenier se redresse vivement et se recule ; l'air apeuré.

- Eh bien, Palefrenier, notre jument a l'air de bien vous aimer, fait Hélène d'une voix aimable et avec un sourire.

- Ah Madame, elle est si douce et si gentille ! Elle s'est laissée dételer sans broncher. Je l'ai étrillée et elle aime ça. Quand je suis venu avec l'éponge pour la lustrer, elle a posé la tête sur mon épaule et sa joue contre la mienne. Depuis feu ma maman, personne n'avait posé sa joue contre la mienne.

- Vous n'avez plus votre maman ? Mais vous êtes pourtant bien jeune !

- Ma mère est morte de chagrin quand notre maître a vendu mon père à une autre plantation. J'étais encore tout petit enfant. Alors j'ai grandi avec les autres enfants esclaves, en faisant des menus travaux d'abord et puis ensuite en travaillant aux champs de riz.

- Mais qui vous a élevé ?

- On m'a vendu aussi ; à la plantation Grimmet. Là il y avait une Mamma, c'était la Mamma de la femme du maître. Au bout de deux jours que j'étais là, elle est venue dans la case des enfants mâles pour m'emmener à la maison des maîtres. Et j'ai été dressé comme domestique de réception parce que j'étais joli garçon. La Mamma est devenue un peu ma mère. Maintenant, elle est bien vieille et je me suis engagé comme palefrenier pour être affranchi. Je lui porte ma solde lorsque je peux aller la voir.

- Les Grimmet semblent de braves gens. Je ne sache pas qu'ils aient maltraité leurs esclaves. En ont-ils affranchi beaucoup ?

- Ils ne veulent pas. Moi, ils ont été obligés parce que le général Gustave Toutant m'a voulu. Il a prétendu pour le mess des officiers, mais après il m'a laissé le choix entre le mess et l'écurie. J'ai préféré l'écurie.

- Pourquoi ?

- Au mess, j'aurais été une sorte d'esclave. J'aime les animaux et entre les chevaux et les chiens ratiés de l'écurie, ainsi que les quelques poules contre les serpents et les chats contre les souris je suis à mon aise. J'ai ma chambre près des stalles, dans l'écurie. Pour les repas, je vais au réfectoire de la troupe. Mon chef est aussi un nègre. Né dans une famille affranchie du temps de son père. Il est aussi maréchal ferrant. C'est lui qui m'a appris...

- À lire et à écrire ? poursuit Hélène lorsqu'il s'interrompt brusquement. »

Le pauvre garçon tourne son chapeau entre ses mains devant son ventre.

- Tu ne risques rien, tu sais. Tu es libre et tu as le droit de savoir lire et écrire. Et pour tout te dire, sur la plantation Toppenot, beaucoup ont appris lorsqu'ils étaient encore esclaves.

- Oui Madame. Mais il ne fallait pas le dire... »

Il a raison et on sent bien que les difficultés ne sont pas toutes derrière nous. Le palefrenier ré-attèle notre petite jument qui se laisse faire en tendant la tête de temps en temps pour quémander une caresse. Au moment de partir, je mets dans la main du jeune nègre une pièce en argent d'un quart de dollar. Pour ce faire, je lui serre la main en une manière fort rare en Amérique du Nord mais que n'importe qui pourra admettre venant d'un Français. Il murmure un merci discret entre ses lèvres charnues.

Notre petite jument trotte joyeusement et je n'ai besoin ni de la stimuler ni de la ralentir. Elle nous enfume d'une pétarade qui nous fait rire Hélène et moi. Nous sommes bien persuadés que O'Finley ne tardera pas à rejoindre son frère. En arrivant à la plantation, deux câbles nous attendent. L'un nous dit que la décision est prise d'autoriser notre protégé à rejoindre son frère, à condition que nous lui offrions le vivre et le couvert tant que son frère ne se sera pas logé. Aldebert nous annonce qu'il prend l'affaire en charge.

- Vous n'aurez pas le temps parce qu'il faut que dans quinze jours vous soyez à La Havane pour prendre un vapeur régulier à destination de l'Europe. Vous n'avez pas de temps à perdre pour préparer vos bagages. L'Ortac est en approche du port de Charleston où il fera relâche ce soir ou demain matin. Il repart sur les Antilles après-demain. Nous lui avons payé votre passage jusqu'à San Juan. En ce moment et comme il sort du carénage, vous pouvez être là-bas le 4 novembre. Les Français ont pris vos billets sur le Paquebot Anglais Trent à destination de Southampton. Ils ont aussi envoyé les requêtes diplomatiques au Gouverneur espagnol de la Havane et vous serez autorisés à transiter de l'Ortac à la « Trent ». Le gouvernement français se charge de vous faire passer la Manche lorsque vous serez arrivés à Southampton. Mais vous n'avez pas de temps à perdre.

Nous sommes abasourdis par la nouvelle qui nous prend au dépourvu. Heureusement que nous sommes adaptables. Mais nous nous hâtons de refaire des bagages. Comme je

connais l'Ortac, je sais que nous ne pouvons pas envisager de prendre des bagages trop volumineux. Hélène est encore moins désireuse que moi de voyager encombrée de malles et valises. Toutefois il nous faudra tenir trois semaines de mer avec l'eau douce rationnée. Et une dame, à la différence d'un homme, ne peut se permettre de rester dans sa crasse. Mais là encore, Hélène me surprend avec son optimisme. Elle me dit ne pas s'inquiéter de ce qui fait la nature de la femme.

- Nous serons sur un paquebot anglais et je sais bien que les Anglaises de la « *Upper Class* » ne se négligent pas. J'aurai donc de l'eau pour notre toilette. »

Le capitaine de l'Ortac nous accueille aimablement. Il faut dire qu'il a perçu pour notre passage un beau pactole en or. En outre, il se souvient de m'avoir débarqué à Savannah il va bientôt y avoir deux ans. Notre cabine est petite mais confortable et nous y logeons nos deux sacs et notre malle. Hélène a pris son petit Remington et moi mes deux fidèles acolytes LeMat et Le Bossu. Mais j'ai laissé à la Plantation mes appareils de géomètre et le grand pied de ma chambre photographique. J'emporte en revanche la chambre noire elle-même et la plupart des plaques que j'ai prises depuis que nous photographions Hélène et moi. Je compte les entreposer au château de mon oncle et ma tante dans le Périgord. La salle des archives y est bien sèche même au plus humide de l'hiver.

Curieux de savoir sur quel type de bateau nous allons traverser l'océan, je me suis procuré une gravure de la « Trent », ce paquebot à vapeur qui traverse de Cuba à Southampton et trois semaines.



*La Trent à San Juan de Porto Rico.*